HORUS, LA FIGURE DU SAUVEUR

Cristina – Loredana BLOJU
Université de Piteşti

Résumé : *Horus, donne le titre du troisième poème du recueil* Les Chimères*. Ce dieu emprunté par Nerval à la mythologie égyptienne incarne la figure du sauveur, du Rédempteur qui venge et ressuscite son père. Par ce poème Nerval semble tracer la lumineuse certitude d'un inévitable retour des dieux et d'une reviviscence des anciennes croyances. Mais le sonnet semble également déployer la méditation sur le passage de l'ordre ancien à l'esprit nouveau*.

Mots-clés ***: sonnet, anciennes et nouvelles divinités***

Ainsi que les autres sonnets des *Chimères*, *Horus* est un sonnet régulier fondé sur une structure dramatique. Un événement cosmique annonce un nouveau cycle. Ce changement est prédit par la déesse Isis, porteuses des conceptions les plus variées dans la création littéraire nervalienne, Isis dont la parole est reliée ici au mythe impérial. Mais ni Isis, ni Napoléon, ni moins les autres figures mythiques qui surgissent dans ce poème n'apparaissent en tant qu'ordonnateur. Par contre, le couple Isis-Horus a le but de mettre fin au conflit permanent entre les anciennes et les nouvelles divinités.

« **Horus »** est le titre du troisième poème, nom emprunté à la mythologie égyptienne. Fils d'Isis et d'Osiris, le dieu Horus qui, selon la légende venge son père contre le frère de celui-ci Seth, incarne la figure du sauveur, du Rédempteur. C'est le dieu de l'azur et des espaces célestes ; le soleil et la lune sont ses yeux.

Le nom d'Horus n'est plus repris par la suite puisque c'est Isis, la mère d'Horus qui entre en scène. Le nom du dieu faucon de l'Egypte laisse subsister une ambiguïté entre Horus l'Ancien, dieu du ciel, frère d'Isis et d'Osiris et Horus le Jeune, fils d'Isis et d'Osiris, dieu vengeur étant en rivalité incessante avec Seth qui lui avait arraché un œil.

Horus incarne le pouvoir royal et l'accomplissement en l'être humain de l'œuvre cosmique. Il assure la légitimité d'un pouvoir politique allié à l'intemporel. Deux sources de la mythologie nervalienne, A. – J. Pernety, dans les *Fables égyptiennes et grecques*, et C. – F., Dupuis dans *La Religion universelle* présentent un Horus-Apollon. Les Grecs ont assimilé le dieu égyptien de la royauté à leur dieu de la lumière.

Le premier quatrain présente un récit où les protagonistes sont Isis et Kneph «son époux»p38, nommés en tête des vers initiaux. Nerval réalise un remplacement : la place de la figure positive d'Osiris, frère et mari d'Isis dans la légende traditionnelle, est prise par Kneph, dieu archaïque créateur, ici figure allégorique du Chaos et contre-image du père. Il est la première émanation de l'Être incompréhensible le principe fécondateur, créateur et bienfaiteur. On lui attribue la figure d'un homme au teint bleuâtre, tenant un sceptre à la main, la tête couverte d'un plumage magnifique; de sa bouche sort l'oeuf primitif, qui a donné naissance à tous les êtres. L'étymologie grecque de ce nom (*knephas* : *l'obscurité*) permet peut-être de rendre plus sensible le contraste entre l'ombre et la lumière : Kneph au nom ténébreux s'oppose ainsi à « *l'ardeur* » (NERVAL, 1997 : 38) qui brille dans les « *yeux verts* » (idem) d'Isis. D'autre part les consonnes de son nom contrastent avec les sonorités du nom de la déesse, croisement d'une voyelle claire « i » et d'une sifflante « s ».

BDD-A5737 © 2009 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:48:25 UTC)

Les vers 1 et 3 caractérisent doublement ce dieu : l'épithète «farouche» lui attribue la férocité des bêtes sauvages et le verbe «ébranlait l'univers» en fait une figure terrifiante qui met en péril l'équilibre du monde. Face à ce dieu menaçant, Isis est désignée non comme femme ou déesse, mais avant tout comme « *mère* ».

L'action de Kneph est décrite à l'imparfait, ce qui confère une durée indéterminée (renforcée par la gérondif « en tremblant ») à cet ébranlement du monde, commencé beaucoup en avant le début du poème. Les geste d'Isis évoqués par trois passé simples («*se leva, fit un geste, l'ardeur brilla*…») introduisent une rupture, soulignée également par l'adverbe antéposé « alors ». La déesse, jusque-là immobile aperçoit dans le tremblement du dieu le signe de son agonie. Par un mouvement de révolte - « *geste de haine* » - elle traduit son espoir de changement et prédit un nouveau cycle cosmique succédant au Chaos. Son lever équivaut à un geste fondateur qui bouleverse l'ordre ancien. La prédiction qui apparaît dans les deux strophes suivantes, est mise en scène et dramatisée par les gestes rituels « *se leva, fit un geste*…. ».

Le second quatrain fait passer du récit au discours. Il ne s'agit pas d'un dialogue entre les deux protagonistes précédents, car c'est une troisième instance qui apparaît « vous » et qui est peut-être l'écho du « nous » du second tercet. Le dieu Kneph, que le discours d'Isis au deuxième quatrain désigne comme un dieu condamné, manifeste une force terrifiante sur les éléments. Nerval le présente comme un dieu des volcans, tel que fut primitivement le feu des Hébreux. Mais cette désignation renvoie tout de suite à l'univers de Pompéi et aux cendres d'où resurgit le temple d'Isis.

La figure de Kneph a donné lieu à des nombreuses extrapolations. Ce nom provient d'une déformation de Khnoum, divinité égyptienne très ancienne à la tête de bélier qui a créé les humains sur un tour de potier. Volney dans le chapitre XXII des *Ruines*, considère que « *le principe igné, l'auteur de tout mouvement* » (Colloque des études romantiques, 1997 : 115), s'appelle « *Yupiter* », « *Vulcain ou Phtha* » (idem), et « *Kneph, être humain vêtu de bleu foncé, ayant en main un sceptre et une ceinture (le zodiaque), coiffé d'un bonnet de plumes, pour exprimer la fugacité de sa pensée, et produisant de sa bouche le grand œuf* » (idem).

Figure allégorique du chaos, Kneph représente la force tyrannique dont l'action ultime est le tremblement de terre qui détruit Pompéi. Dans ce bougement qui n'est jamais mouvement, et contient une menace d'anéantissement de l'univers d'autant plus inquiétante que le dieu est décrépit et infirme, s'inscrit la dénégation du dieu-père. Le vieillissement du dieu, sa déformation (« *pied tors* » - NERVAL, 1991 : 38), son impuissance à effectuer la traversée de la matière (le chaos) vers la lumière (le cosmos organisé) trahissent sa valeur saturnienne qui met en lumière le christianisme finissant.

Le « *pervers* » (ibidem) du poème n'est plus le « *père vert* » (idem), Osiris, mais une figure négative, qui cristallise, de différents personnages mythologiques par une triple caractérisation :

- il est d'abord associé au froid et à la stérilité par l'hyperbole « *tous les frimas du monde* » et « *roi des hivers* » (idem);

- il incarne le déséquilibre et la malformation avec son « *pied tors, oeil luche* » (ibidem). Par là Kneph rappelle Saturne, dieu romain de l'hiver, représenté comme un vieillard boiteux ou encore Vulcain qui a pour forges les volcans. A l'inverse de « *l'oeil luche* » de Kneph, sans clarté et sans transparence, l'œil d'Isis représente la profondeur d'un espace-temps. Sa couleur verte, couleur du règne végétal au moment de sa croissance, est antonymique au rouge de l'abîme, renvoyant au monde du vécu comme coupable. Cette dialectique entre le vert et le rouge renvoie à une opposition entre la présence lumineuse de la déesse et la vieillesse d'un dieu dont l'apparence

BDD-A5737 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:48:25 UTC)

bizarre donne le signal qu'il doit être remplacé. Tout une série de termes « *leva ; geste ; brille ; ardeur ; yeux ; verts* » et des allitérations rendent compte de ce mouvement qui représente Isis comme le point de rencontre des mythologies.

- il incarne la destruction, les forces souterraines par l'image du volcan s'opposant ainsi directement au lever d'Isis. Mais, associés à l'hiver dans le vers 8, ces « volcans » semblent éteints. S'il reste le «dieu» des volcans et le «roi» des hivers, ce double titre renvoie à une puissance maintenant dérisoire.

Dans ce second quatrain s'affrontent l'ombre et la lumière, l'élévation (le lever d'Isis) et la chute (le volcan), l'ancien et le nouveau, la perversité et la pureté incarnés par ces deux personnages antithétiques. L'alternance des temps verbaux souligne, dans cette strophe, la même opposition : au passé composé qui montre comme passé l'action du dieu (son souffle maléfique « *a passé* » sur le monde, l'a refroidi et anéanti), s'oppose le présent « *il meurt* » - le temps où Isis peut renaître et régénérer l'univers.

Cette dualité Isis – Kneph peut être l'image allégorique de la fin de cette religion corrompue qu'est devenue la christianisme, religion du Père, face à la lente résurrection des croyances anciennes autour d'une déesse – La Mère. Horus, enfant d'Isis, va succéder à Kneph ouvrant ainsi une ère nouvelle « *un esprit nouveau* ». Si Kneph reste le « *dieu* » des volcans et le « *roi* » des hivers, ce double titre renvoie maintenant à une puissance dérisoire. A la laideur, au froid, à la menace de mort du règne de Kneph succèdent ici la vitalité, la beauté et la promesse d'une ère nouvelle. Ainsi, « l'esprit nouveau » s'oppose à « *il meur* » ; « *l'enfant* » à « *ce vieux pervers* » ; l'épithète « *bien-aimé* » au « *geste de haine* ».

La syntaxe et la ponctuation confirment tout cela dans le premier tercet. Elle instaure la juxtaposition, la suspension de la parole et donnent un ton prophétique au discours d'Isis. Cette strophe juxtapose 4 propositions dont la logique implicite s'entremêle : le vol de « *l'aigle* » est interprété par Isis comme le présage d'un « *un esprit nouveau* », celui qui va s'accomplir grâce à Horus, « *l'enfant bien-aimé* » (idem). Le tercet fait alterner le temps de l'accompli (les deux passé composés « *a passé, j'ai revêtu* ») et le présent (« *m'appelle, c'est* ») ce qui suggère la transformation en train de se réaliser.

Mais le poème met également en évidence une double métamorphose : celle d'Isis qui s'identifie à la déesse orientale Cybèle, déesse de la fécondité, représentée comme la Grande Mère, la Mère des dieux ou encore la Grande Déesse. Elle revêt dans un geste rituel la robe des initiées pour célébrer les temps nouveaux. Et puis Horus succède à Kneph.

Cette prédiction d'un âge nouveau pourrait avoir chez Nerval un sens politique également selon une première version du sonnet intitulée « *A Louise d'or, reine* » : « *L'aigle a déjà passé : Napoléon m'appelle* » (PILLU, 2001 : 66). Le poète inscrivait ce nouvel ordre cosmique, cette nouvelle religion dans le contexte historique de l'Empire. L'emblème impérial entre en relation avec celui du faucon (Horus). Celui-ci dernier, considéré comme le premier pharaon, pouvait fournir une figure exemplaire de souveraineté, mais, en modifiant ce poème pour l'intégrer dans « *Les Chimères* », Nerval le déplace hors de l'histoire, dans le monde éternel et cyclique du mythe : Horus, dieu à la tête de faucon, remplace l'aigle impérial.

Pour revivifier le sentiment religieux Nerval recourt à ce vaste syncrétisme : les dieux égyptiens (Isis, Kneph, Osiris) se trouvent à côté des dieux grecs et rappellent en même temps les figures du christianisme. Ainsi, Horus est désigné comme « *enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris* » (NERVAL, 1997 : 38), structure ambiguë qui renvoie à la double paternité de l'enfant, paternité charnelle d'Osiris et spirituelle d'Hermès (ce

BDD-A5737 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:48:25 UTC)

dieu grec ayant le rôle d'initiateur, par association avec le dieu égyptien Thot, dieu du savoir). Horus, comme image du Rédempteur, rappelle également la figure du Christ, tout comme Isis, Mère divine, peut rappeler celle de la Vierge.

Le poète évoque, dans le dernier tercet, le départ d'Isis après sa prophétie d'une ère nouvelle, mais il garde les traces de son passage grâce à des témoins. Le «nous» du vers 13 indique la présence même du poète dans le groupe des spectateurs d'Isis, des initiés. Ce tercet, constitué de trois propositions indépendantes, marque un retour au récit, ce qui nous conduit à établir un parallèle avec la strophe initiale.

On observe quatre changements significatifs :

- les trois verbes de ce tercet sont au passé, tous placés à la césure. Après sa prophétie d'une ère nouvelle, Isis quitte le monde des hommes, fuite marquée par le plus que parfait (« avait fui »). Les deux autres verbes sont à l'imparfait, comme dans le premier vers, mis ils montrent ici le retour à une durée heureuse qui succède à la révolte.

- quant au lexique, on observe que : à la « *couche* » (ibidem) du premier quatrain, symbole de l'immobilité d'Isis, continue la « *conque* » (ibidem) - très souvent associée à la naissance de Vénus ou d'Osiris dans la mythologie – qui évoque le voyage sur mer, le mouvement, la transformation.

- on assiste à un mouvement ascensionnel, des espaces souterrains menaçants (les volcans), demeure de Kneph dans les deux quatrains, à l'eau (« *la mer* ») et l'air (« *les cieux* ») au début des vers 13 et 14, séjour lumineux et serein de la déesse Isis. Cette élévation de la terre à l'air, en passant par le feu et l'eau, cette fuite dans le ciel, est le signe d'un permanent dépassement du divin.

- la dernière différence apparaît dans le changement de désignation : « *Isis, la mère* » qui ouvrait le vers 2, devient « *la déesse* ». Elle est la médiatrice entre l'ombre, le froid des premières strophes et la lumière suggéré par l'adjectif « *dorée* », le verbe « rayonnaient » et la métaphore « *l'écharpe d'Iris* » (ibidem) qui évoque les couleurs de l'arc-en-ciel liées, dans les mythologies, aux épiphanies.

Si le nom d'Isis disparaît par son départ, on peut le retrouver dans celui d'Iris (« *écharpe d'Iris* »), dernier nom propre et dernier mot du poème. « *Iris* » vient d'un verbe grec qui signifie « *annoncer* ». Ce qui résulte c'est que cette divinité grecque opère une double alliance : elle ouvre un chemin entre le ciel (Isis) et la terre (Kneph), et par là, elle rappelle Hermès, messager entre les dieux et les hommes (Iris vient d'un verbe grec qui signifie «annoncer»). On constate un déplacement de la consonne «r» central du nom d'Horus dans le nom d'Isis.

Si les dieux ont déserté la terre, le poète peut en prolonger la vision, grâce à « *l'image* » laissée sur le miroir des flots. La « *fuite* » d'Isis dans le ciel est l'indice de quelque chose qui se dépasse continuellement. Nerval dépasse le mythe d'Isis, le renouvelle par un travail formel jouant sur le plan musical.

BIBLIOGRAPHIE

Nerval, de G. *Œuvres choisies, Horus,* Ed. Humanitas, Bucuresti, 1998
Pillu, S., *Poésies,* Nathan, Paris, 2001
Colloque des études romantiques, *Gérard de Nerval,* Sedes, Paris, 1997
Schärer, K., *Thématique de Nerval ou Le Monde recomposé*, Lettres Modernes, Minard, Paris, 1968.

BDD-A5737 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:48:25 UTC)